

grossières marquaient leurs vêtements aux genoux et aux coudes ; et de leurs manches râpées sortaient leurs mains durcies et sales. La plupart semblaient les infiniment, et misérables.

Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs ! Et j'aurais voulu dire à chacun l'étan de chaude affection qui me poussait vers tous, soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crer leur sacrifice, sans comprendre même la grandeur de leur héroïsme.

Demain, peut-être, il faudra reprendre le sac, les lourdes cartouchières qui meurtrissent les épaules, marcher des heures malgré les pieds qui enflent et brûlent, coucher au revers des fossés pleins d'eau, manger au hasard des ravitaillements, avoir faim quelquefois, avoir soif, avoir froid. Ils partiront, et parmi eux ne s'en trouvera pas un pour se plaindre et maudire notre vie. Et quand viendra l'heure de se battre encore, ils auront le même geste vif pour épauler leur fusil, la même souplesse pour bondir entre deux rafales de mitraille, la même ténacité pour briser les assauts de l'ennemi. Car en eux vit une force d'âme qui ne faiblira point, que la certitude de la victoire va grandir au contraire, et qui toujours aura raison de la fatigue des corps. O vous tous, mes amis, nous ferons mieux encore, n'est-ce pas, que ce que nous avons fait ?

Mais des cris s'élevèrent à la sortie du village. Des hommes grimpaient à toutes jambes vers le sommet du plateau. Il y a là-haut une forte troupe massée, un demi-bataillon peut-être. Les capotes bleues et les pantalons rouges se détachaient en teintes vives ; les plats de campements, les bouteillons, les gamelles brillent malgré la lumière pauvre. Tout cela est propre, astiqué, battant neuf. Ce sont les renforts qui viennent d'arriver.

Heureux hommes, qui rallient le front au moment d'une victoire, qui ne connaîtront pas le supplice d'une retraite sans hâte et qu'on ne s'explique pas ! Le souvenir des tranchées de Cuisy, du large champ de tir ensoleillé où les repères s'échelonnaient jusqu'à l'extrême portée de nos armes, n'a guère cessé de m'obséder pendant les jours d'avant Somme. Il a fallu partir, sans comprendre pourquoi nous partions. Heureux hommes, certes, qui vont faire leurs premières armes dans l'ivresse de la poursuite, sans avoir à souffrir d'abord de cet accablement !

Derrière l'armée du Kronprinz

Dimanche, 13 septembre.

« Nous allons probablement quitter Seigneulles aujourd'hui », m'a dit tout à l'heure le capitaine Rive. « Souhaitons que nos étapes soient longues. »

Je le souhaite, mon capitaine. Mais pourquoi diable ai-je tant mangé pendant toute la journée d'hier ? Ils étaient frais, les crûs que m'a trouvés le fourrier de la 5^e et que j'ai gobés crus en y faisant deux trous d'épingle ; croustillantes, les frites cueillies à la louche dans les marmites des mitrailleurs ; tendre et rôti à point, le poulet dont le capitaine m'a offert une aile ; dodu, le lapin que mes cuisiniers ont fait mijoter à petit feu derrière le mur de notre grange. Mais hélas ! Quelle nuit j'ai passée !

La paille me piquait les mains, la figure, les pieds à travers mes chaussettes ; il me semblait qu'elle était brûlante, et je souhaitais la fraîcheur des draps lisses. Mon estomac pesait comme une énorme balle de plomb. Parfois, une danse étrange l'agitait. Aux rares minutes où je m'assoupissais, des cauchemars peuplaient la nuit : réveils brusques, haut-le-corps qui me précipitent la tête contre les douves de la cuve gigantesque derrière laquelle j'avais fait mon trou dans la paille.

Pas de plainte, puisque c'est ma faute. Je ne suis pas mort de cette indigestion. Il n'y paraîtra plus demain.

Je trempe mon nez dans la cuvette exigüe que nous a prêtée, à Porchon et à moi, le docteur du village. Je ne sais dans quelle cuvette il se lave, ce petit docteur aimable ; mais celle-ci, vraiment, est ridicule. Il nous faudrait des baquets d'eau chaude pour dissoudre la crasse accumulée depuis une semaine ; nous avons quelques gouttes d'eau froide au fond d'un pot grand comme un dé à coudre, et c'est dans une soucoupe que nous faisons nos ablutions.

Heureusement, mon ordonnance vient d'apporter un seau de campement plein jusqu'aux bords. Je barbote mon saoul, sans souci des éclaboussures gênereuses que je projette sur le parquet. Cette fraîcheur dissipe les malaises nocturnes. Je me sens mieux. Je suis content.

Départ midi. Ma section est rassemblée devant la grange, tous les hommes sac au dos, l'arme au pied. Manque personne. Je les regarde : ils ont brossé leurs vêtements, lavé leur peau, rasé

Il grelotte de froid et de fièvre, le malheureux. Ses dents s'entrechoquent pendant qu'il parle.

« Faites équiper vos hommes, lui dis-je ; je vais aller chercher les miens tout de suite. Mais avec la meilleure volonté du monde, je ne les placerai pas en cinq minutes. »

De la même voix chevrotante qu'accompagne le claquement des dents, il répond :

« J'aimerais autant que vous attendiez le petit jour. La nuit s'avance, mes dispositions sont prises, et après tout une place vaut l'autre, j'aime mieux rester ici encore quelques heures que de débrouiller la pagaille impossible à éviter si on risque la relève. Mes poilus sont sûrement du même avis.

— Moi aussi, vous savez. Mais c'était votre tour de passer en réserve.

— Bah ! le secteur est tranquille. Les Boches ne sortiront pas de leurs trous. Pristi ! Quelle nuit ! Il fait plus noir que dans la gueule d'un loup... Alors, à demain, mon lieutenant ?

— A demain, Roux, un peu avant l'aube. »

Lundi, 28 septembre.

Et ce matin, avant l'aube, tout le bataillon a été relevé. Nous nous sommes retirés jusqu'à la dernière ligne, à un kilomètre en arrière.

Si près des Boches encore, ce ne peut être le vrai repos ; en cas d'attaque nous subirions le premier choc avec les camarades des avant-postes. Demi-repos pourant, et tel quel très appréciable. Cachés en pleine forêt, nous sommes invisibles même aux avions ; liberté d'aller et de venir, de flâner hors de la tranchée ; nous n'y redescendrons qu'en cas d'alerte.

Sifflotant, les mains dans mes poches, je vais jusqu'au carrefour voisin. Le capitaine Rive est là, fumant les sempiternelles cigarettes qu'il roule en des feuilles invraisemblablement longues. Il me montre un Allemand mort allongé sur l'herbe du bas-côté. On a recouvert son visage d'un mouchoir, et pitié près de lui sa capote. Sa tunique déboutonnée s'entrouvre sur une chemise sanglante. Ses mains très blanches s'abandonnent, souples encore et presque vivantes ; elles viennent de se dénouer après les crispations dernières de l'agonie, ce ne sont pas les mains rigides de ceux que la vie a quittés depuis des heures.

* Il vient de mourir ? dis-je au capitaine.

— Il y a cinq minutes, répond-il. On l'a trouvé dans les bois, on le portait ici au moment où nous arrivions. Il était tombé depuis trois jours, dans un assaut. Trois jours et trois nuits entre

les lignes ! Il mourait de froid et d'inanition bien plus que de ses blessures, lorsqu'une de nos patrouilles l'a recueilli au petit jour. Un grand beau gaillard, n'est-ce pas ?

Oui, et de mise soignée. Le drap de l'uniforme est moins grossier que le drap de troupe. La culotte est ajustée aux genoux, les boîtes de cuir fauve dessinent les jambes vigoureuses.

« Un officier ? dis-je.

— Lieutenant de réserve, probablement commandant de compagnie. Mais je n'ai eu ni le temps, ni le désir de l'interroger. Il avait demandé, en français, un officier parlant l'allemand. On est venu me chercher. Quand je suis arrivé, il était étendu au revers du fossé, les yeux vivants, les lèvres bleues, moribond déjà mais entièrement lucide. Il m'a confié des papiers personnels, des lettres, et m'a prié de les faire parvenir aux siens en les prévenant de sa mort, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Il m'a dicté leur adresse, m'a remercié ; et puis il a laissé aller sa tête et il est mort, sans un soupir ; un homme. »

Je regagne ma tranchée, perdu dans une songerie triste. La forêt, en sa dernière et splendide luxuriance, a cessé d'exister à mes yeux. Voici la tranchée, un étroit fossé aux parois de terre verticales. Des dormeurs sont vautrés au fond... On creuse, chez nous. On creuse aussi là-bas, dans le camp des reîtres casqués, plus encore et mieux que chez nous.

Je les ai vus travailler, ces remueurs de terre. Au bord du valon de Cuisy, j'ai observé pendant des heures, à la jumelle, des équipes de terrassiers maniant le pic et la pelle avec un entrain qui ne mollissait jamais. Dès qu'ils peuvent s'arrêter, les Boches font des trous et se fourrent dedans. S'ils avancent, ils se retranchent pour assurer le gain acquis. S'ils reculent, ils se retranchent pour tenir mieux aux poussées des assauts.

Et je vois, face à nos lignes, ces retranchements peu à peu s'élever, escadeler les collines, plonger au fond des vallées, ramper à travers les plaines, fossés profonds avec leurs parapets s'élevant au ras du sol, avec leurs fils de fer ronces tressant des réseaux barbelés en avant des mitrailleuses embusquées à leur créneau.

Nous les avons arrêtés, puis refoulés. A présent, les deux armées reprennent haleine. Partielants de leur récente défaite, trop las désormais pour foncer à pleine force et tenter à nouveau de nous passer sur le corps, ils vont s'accrocher au sol de France qu'ils occupent encore.

Ingénuement, méthodiquement, ils vont accumuler sous nos pas les obstacles. Ils ne laisseront rien au hasard ; chaque mètre

du front qu'ils tiennent pointera, braqué vers nous, un canon de fusil ; des mitrailleuses dans chaque blockhaus, des canons derrière chaque crête. Il n'y aura pas de vide, pas de point faible. Des Flandres à l'Alsace, de la mer du Nord à l'inviolable frontière suisse, un fort immense va naître, qu'il nous faudra démolir si nous voulons passer.

Quand passerons-nous ? Voici octobre, et bientôt les brouillards, les pluies. Si nous voulons durer, il faudra que nous creusions, nous aussi, que nous appréhions à nous abriter sous des toits de branches serrées, de motes grasses imbriquées comme des tuiles sur quoi l'eau glisse sans s'infiltrer. Il faudra que nous sachions attendre sans lassitude, au long des journées grises, au long des nuits de veille qui ne finissent jamais.

Cela surtout sera dur. Lorsqu'on a faim, on serre sa ceinture d'un cran, on écrit des lettres, on rêve. Lorsqu'on a froid, on allume une flambee, on bat la semelle, on souffle sur ses doigts. Mais lorsque le cœur s'engouffrit peu à peu en des marécages de tristesse, lorsque la souffrance ne vient pas des choses, mais de nous, lorsqu'elle est nous-même tout entier, quel recours ? A quoi se cramponner pour échapper à cet enlissement ? On voit, lorsque l'hiver commence, des fins de jours si lugubres !...

Deux obus qui éclatent volatilisent ma songerie. Un homme me tombe sur le dos, en criant : « Merde ! » C'est le présent qui m'empoigne, sans phrases. Vers le carrefour, des chevaux hennissent avec épouvante, des conducteurs jurent et font claquer leur fouet. Puis deux voitures grises apparaissent, viennent sur deux roues en rasant le fossé, les hommes cinglant à tour de bras leurs hêtres, et s'enfoncent dans le bois avec un roulement de ferraille qui accompagne le martèlement sonore des sabots sur la route. Ce sont nos vivres qui se sauvent au galop.

« Tout le monde dans la tranchée ! »

On ne les entend pas venir, ces fusants. Je regardais un de mes poilus qui bourrait sa pipe lorsque deux autres ont explosé sur nous : le sifflement, la grimace de l'homme et le plongeon qu'il a fait, la grêle des balles dans les branches, tout s'est confondu en une seule impression d'attaque imprévisible et déchante. C'est trop rapide, le réflexe qu'on a pour se protéger se déclenche trop tard. L'obus qui a sifflé de loin n'atteint pas. Mais celui qui tombe sans dire gare, celui-là est dangereux et effraye ; les mains restent fébriles longtemps encore après l'explosion.

Ah çà ! En aurions-nous pour la journée ? Toutes les dix minutes à peu près, deux fusants nous arrosent. Un peu plus tard,

c'est une couple de percutants qui piquent du nez en faisant jaillir la terre. Toujours du 77. Du tir direct, comme au fusil, insupportable. Il faut qu'on nous bombarde de bien près pour que les obus arrivent à une vitesse pareille : je parlerais qu'elles sont dans Saint-Rémy, ces deux sales petites pièces jumelles ! On les repèrerait, de nos avant-postes, au premier tir. Puis, grâce à une liaison convenablement articulée, on les démolirait ou on les muserait, en moins d'une demi-heure. Mais... je sais bien qu'elles vont aboyer jusqu'à ce que les artilleurs boches soient fatigués. Nous allons garder dans la peau cette écharde, rester jusqu'au soir les genoux au menton sans pouvoir musser sous les arbres.

Nous sommes abrutis lorsque la nuit arrive ; le dos rompu, les jambes raides. Des pierres pointues font saillie partout. L'étui de mon revolver m'entre dans les côtes, mon bidon dans la hanche, un genou de Porchon dans l'estomac. Quelle posture prendre ? Quel creux trouver ? Sortir de la tranchée pour s'étendre sur les feuilles mortes ? Le froid pénètre jusqu'aux moelles et vous tient éveillé.

Une à une, j'arrache de leur gangue quelques pierres revêches à l'excess. Je les lance, au jugé, par-dessus le parapet, allonge les bras par-dessus mon équipement que j'ai tassé dans mon giron, et m'endors, serrant mon « barda » sur mon cœur.

Mardi, 29 septembre.

Les deux sales petits canons nous ont encore cherché noise tout le jour. Mais ce soir nous venons d'évacuer le coin où tombaient leurs obus. Mouilly est déjà derrière nous.

Voici le Moulin-Bas, le ruisseau envahi de joncs, la mare aux arbres grêles et la grande ferme aux toits de tuiles, près du carrefour. Un couchant rose et froid, la fin d'une belle journée d'automne. Les lignes des hauteurs se précisaient sur un ciel sans ardeur, qui s'éteint peu à peu, d'une agonie très douce. Au bout de la route, le clocher de Rupt entève sa silhouette effilée ; et des 75 au repos dans un champ semblent des jouets délicats et soignés.

Halte au seuil du village. Des commandements passent :

« Rectifiez la tenue... L'arme au pied... »

Quelques hommes ricangent. Devant moi, en queue de la compagnie que nous suivons, un petit blond aux joues cramoisies, dont les bandes molletières déroulées empaquetent les soulers, tape sa pipe à coups légers contre la crosse de son fusil, crache une dernière fois et gouvaille :

« Ça y est ! C'est d'main qu'on signe la paix. On répète la

cherchés... Clac ! Voilà les balles qui rappiquent en masse... Clac ! Et allez donc ! Sont-ils contents, maintenant, les affolés ? Ils sont servis... tas de veaux ! »

De fait, les Allemands nous répondent vigoureusement. Mais leur tir vaut le nôtre : aussi aveugle, aussi peu efficace. Presque toutes leurs balles passent sur nous, droit vers la crête. Elles doivent claquer, à la réserve, bien plus dru que par ici. De temps en temps seulement, il y en a une qui hache les feuilles de notre toit, ou qui fait éclater une pierre devant nos yeux.

Je suis allé me placer à la gauche de ma section, au milieu des hommes qui continuaient à tirer. J'en ai secouru rudement quelques-uns, des gradés surtout, et j'ai commandé des feux par salve, d'une force à m'égosiller. A chaque commandé des feux par veau, la salve gagnait, ma voix portait plus loin : je reprérais petit à petit ma section. Et quand j'eus l'impression de l'avoir toute en main, après qu'une dernière salve eut déferlé, d'une même bordée compacte, je vociférai un « Cessez le feu ! » qui courut, de bouche en bouche, d'un bout à l'autre de la tranchée. Et ce fut le calme, enfin.

Calmé presque subit. Au moment même où il se faisait parmi nous, j'entendais les salves des tranchées voisines. Puis des commandements nous parvinrent, distincts ; et le silence s'établit.

Les Boches, eux aussi, avaient cessé toute fusillade. Deux ou trois balles filèrent bien au-dessus des arbres, tirées on ne savait d'où, avec un chant aigu et pur qui décrivit à l'infini.

Nous recommençons à voir : devant nous, plus proches encore, semblait-il, qu'aux premières heures de la nuit, les taillis se serrèrent sur eux-mêmes comme pour nous cacher quelque chose. Nos yeux s'écarquillaient sur cette houle noire, où des formes naissaient qui tout de suite se dissolvaient au chaos.

Le silence durait, si dense que je le sentais s'engouffrer dans mes oreilles, comme l'eau s'engouffre dans les vannes d'un étang. J'écoutais la nuit, pourtant, avec âpreté. Les bois, maintenant que faisait trêve l'agitation sauvage des hommes, reprenaient peu à peu leur vie propre. Des frôlements couraient sur les feuilles mortes, rampaient au travers des ronces. Une petite chose ronde, soudain, se profila sur le parapet, grimpa le long d'un piquet, disparut dans les branches du toit : c'était une souris ou un mouton en quête de miettes.

Par intervalles, des souffles de vent éveillaient un immense frémissement. Ils venaient du nord, derrière nous, presque lents. Un froid sec, lorsqu'ils nous atteignaient, nous mordait la peau. Puis ils passaient, et leurs ondes frissonnantes se propageaient à la

cime des arbres, très loin. Nous nous sentions perdus, environnés de menaces imprécises, si faibles que la venue d'un péril véritable nous trouverait sûrement désarmés. Une bestiole trotina dans le fourré. Un homme dit :

« Y a des Boches là-dedans. »

Et un autre :

« Pour qu'ils s'raient comme ça, fait qu'ces salauds manigancent quelque chose. Ils s'amènent un par un ; ils mettront l'temps qu'i' faudra ; et quand i's s'ront en nombre, i's nous sauteront d'sus tout d'un coup. Nous s'rons faits. »

Un autre, à mon côté, m'empoigna le bras d'un geste impulsif, et, très bas :

« En v'la deux, là, tout près, dans l'buisson. Oh ! j'les vois. Ils ont des casques ; i's sont l'un cont'e l'aut'e, presque d'bout.

Oh ! mon lieutenant, faut tirer »

Au moment où j'allais répondre, quelqu'un remua derrière moi. Un homme était là, penché vers la tranchée :

« Le lieutenant ? Où qu'est le lieutenant ? »

— Je suis là, dis-je. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ah ! mon lieutenant, on y restera tous c'te nuit. L'bois est plein d'Boches. On en voit d'no'i' côté, cachés en arrière des arbres, pas à dix mètres de nous, sûr, pas à dix mètres ! Faut tirer...

— Non ! Retourne à ta place, tout de suite ! Je défends de tirer ! On ne tirera qu'à mon commandement. »

Mais un autre encore se précipita. Je le reconnus : c'était Boulier, un de mes bons, un solide paysan, de tête froide, qui faisait campagne depuis les premiers jours. Il sauta dans la tranchée, près de moi, et, très calme :

« Mon lieutenant, j'ai repéré deux Boches qui nous guettent. Ils sont cachés derrière le gros hêtre, à l'entrée du rayon. Par là, y a des copains qu'en voient des mille ; i's ont les foies, alors i's s'gourent. Mais les deux que j'vous dis, c'est positif. T'nez, r'gardez. »

Malgré moi, je regardai. Boulier continuait à parler dans un chuchotement :

« Derrière le hêtre, pas ailleurs. Y en a un qu'est plus grand qu'l'aut'e, ou c'est p'r'êt' que l'aut'e se baisse. D'l'emps en temps, l'grand s'penche, comme s'i' tendait l'cou pour r'garder. L'aut' bouge pas. Ah ! du vice !... Ils n'ont plein la peau, du vice ! »

Je regardais toujours, intensément, le hêtre que me montrait Boulier. J'écoutais les mots qu'il prononçait sans fièvre, si près de moi que je sentais sur mon visage la tiédeur de son haleine :

« Bon ! l'aut'e a grouillé un tantinet, disait-il ; l'grand a dû

lui causer. Il s'est baissé. Bon ! L'voilà qui se r'lève. Ah ! les chameaux ! »

Mes yeux, à fixer l'ombre, se lassaient. Des lueurs dansèrent, capricieuses ; des cercles tournoyants fulgurèrent, m'éblouirent. Je fermai les paupières. Et, quand je les rouvris, je vis, derrière le hêtre, deux formes humaines immobiles, pîées à demi dans une attitude de guet. Je me secouai, je regardai mes mains, puis les clayonnages du parapet, que je touchai, puis, brusquement, le hêtre. Je ne vis plus rien que des branches et des feuilles.

« Il n'y a pas de Boches, dis-je à Boulier. Tu as perdu la tête toi aussi. »

Et je sortis de la tranchée. L'homme me rappelait :

« N'y allez pas ! Vous allez vous faire zigouiller ! »

Au premier pas, je butai contre la tige d'un arbutus, je chancelai, faillis tomber. Quand j'eus repris mon aplomb, je vis encore, à la même place, les deux Allemands à l'affût. Et dans le même instant, je fus certain, d'une conviction impérieuse, qu'eux aussi venaient de me voir.

Alors la peur sauta sur moi. Ce fut comme si mon cœur s'était vidé de tout son sang. Ma chair se glaça, frêmit d'une horripilation rêche et douloureuse. Je me raidis désespérément, pour ne pas crier, pour ne pas fuir : ce fut un spasme de volonté dont la secousse enfouça mes ongles dans mes paumes. J'armai mon revolver et continuai à avancer. Mais au lieu de marcher sans hâte, dans une complète possession de moi, je fonçai droit, d'un élan aveugle et fou.

L'enveloppement des frondaisons m'arrêta. Rien n'avait remué. Je me retournai : le hêtre était là, si près que ses racines bosselaient la terre sous mes semelles. Je promenai mes doigts sur Pécorce rugueuse, piétinai avec une espèce de fureur à la place où l'hallumation avait surgi. Je pénétrai dans le layon, fouaillai les branches à droite et à gauche. La même rage me soulevait. Il n'y avait rien ! Et moi, qui parmi tous ces hommes étais le chef, moi à qui, cette nuit, la garde était confiée d'une parcelle de ce front derrière quoi le pays pouvait vivre, j'avais presque défailli d'une terreur imbecille ! J'en étais, maintenant, à me réjouir de l'obscurité, parce que, grâce à elle, mes soldats n'avaient pas vu, parce qu'ils ne sauraient pas. Quand je revins à la tranchée, Boulier, par-dessus le parapet, me tendit la main. Je sautai près de lui. Je ne lui dis rien.

Quelques minutes passèrent. Une salve parut des lignes averses, et la fusillade reprit.

Les Boches, cette fois, tiraient plus bas. A chaque instant des

balles s'enfonçaient autour de nous, frappant sec. J'entendis un de mes caporaux jurer, parce qu'une d'elles venait de briser la hausse de son arme. Je m'étais ressaisi. Je contrôlais l'une par l'autre, lucidement, les sensations qui m'assailaient.

Surtout, j'écoutais le crépitement des fusils ennemis. Il résonnait avec neteté, face à nous exactement. Mais une grande distance l'atténuait. Je me rappelais la rue de la Vauxmarie, les coups de feu tirés à trente mètres, puis à dix, puis à bout portant. Ce n'était pas cela. J'étais sûr, à présent, que les Allemands n'avaient pas quitté leurs tranchées, et qu'ils ne les quitteraient pas. De l'autre côté du ravin, cachés dans un fossé pareil à celui-ci, derrière des abatis pareils, ils tremblaient à tous les bruits qui rôdent sous les feuilles. Cette nuit dans les bois était la même pour tous les hommes : les Boches, autant que nous, avaient peur.

Un trait de feu, devant nous, raya le ciel, monta d'une ascension rapide et droite. Tout au bout s'épanouit une grosse étoile resplendissante. Si crue était la lueur dont elle nous inonda que l'ombre de chaque branchette, de chaque feuille se projeta d'une touche vive sur le tuf du parados, sur nos visages et sur nos mains : les Allemands venaient de lancer une fusée éclairante.

L'étoile vagna, majestueuse, un long moment encore. Un coup de vent la fit dériver ; elle se mit à descendre, lasse, chignotante, enfin s'éteignit en sombrant. Et l'obscurité fut plus épaisse.

Des tranchées ennemies, la fusillade avait jailli avec une violence décapitée aussitôt qu'avait irradié la lumière de la fusée. Maintenant que de nouveau le regard s'engluait aux ténèbres, cette violence ne décroissait pas. Les claquements des balles, alentour, se multipliaient ; des ricochets, de temps en temps, stridaient. D'autres fusées montèrent, s'épanouirent ; chaque fois qu'éclouait une des éblouissantes étoiles, je voyais un rang d'hommes qui se seraient les uns contre les autres et qui, le cou tendu, suivraient des yeux la course de l'astre fabuleux.

Une balle, derrière moi, heurta un objet de métal, sans doute quelque vieux bidon jeté là. Le son qu'elle fit sonna si bizarrement que mon attention fut prise d'un coup. J'écoutai le bruit des balles, leur vol sifflant, leur choc mat contre les troncs des arbres, le coup de fouet cinglant de celles qui s'écrasaient loin, vers les tranchées de la réserve, la plainte longue et cristalline de celles qui passaient plus haut encore, franchissaient la crête et s'en allaient, perdues.

Des pas s'entendaient, qui approchaient. Quelqu'un venait, d'une démarche égale, à travers cette grêle redoutable. J'aperçus

« R'gardez, s'îs font vinaigre ! »

Une dizaine de fantassins français ont surgi hors du bois bombardé. Ils courent, sombres sur la grisaille des chaumes, vers la hêtrière de la forêt. Et les obus les suivent. Les fusants suspendent au-dessus d'eux de gros flocons gris, ronds et mous ; les percuteurs crèvent sur leurs talons, dégageant à volutes pressées une ignoble fumée jaune, qui rampe longtemps et semble coller à la boue.

Pourquoi diable, me dis-je, la 6^e n'a-t-elle pas fait rentrer ce petit poste avant le jour ? C'est exposer des hommes pour rien, puisque nous avons, d'ici même, un champ de vision d'un kilomètre !... Et Pannechon s'écrie, cependant :

« Avec ça, j'nous vois pas blancs. V'là les autres qu'arrivent à la hêtrière, à deux cents mètres sur not'e gauche. I's vont nous faire déguster. »

Les batteries allemandes, en effet, allongent leur tir. Les fusants viennent miauler devant nous : la boue gicle sous la volée des balles. Deux, qui claquent à la cime des arbres, cinglent les branches d'une grêle brutale.

« C'était pas assez d'la flotte, dit un homme... Vians, Azor. »

Et, d'un coup d'épaule résigné, il remonte son sac sur sa nuque. Les explosions se suivent toujours, violentes, mais sans écho qui les prolonge. L'air épaissi d'humidité les étouffe. De temps en temps, pourtant, un fusant claque si près qu'une vibration tintante fait sonner longuement nos oreilles ; ou bien un percuteur siffle bref, pique à dix mètres de la tranchée ; et il projette en explosant énormes paquets de boue qui viennent retomber sur nous, sur les parapets, sur les sacs.

Nous sommes rentrés. Pannechon, à mon côté, demeure étrangement immobile. Il a croisé ses mains par-dessus ses genoux. Son dos se voûte, tout son corps se tasse sur lui-même. Il révasse, si profondément absorbé que les éclatements les plus proches font à peine cligner ses paupières.

« Eh bien ! Pannechon, à quoi penses-tu ? »

— A notre combat du 22 août, mon lieutenant. J'me rappelle tout comme si c'était hier... On était dans l'fosse d'une route, bien r'pétés, bien canardés. On s'faisait p'it, mais ça n'empêchait pas. D'temps en temps y en avait un d'nous qui criait, un qui culbutait sans rien dire. On diminuait comme à vue d'œil. « De l'autre côté d'la route, y avait une espèce de carrière. L'sergent a dit :

« — Faut traverser tout d'suite. Y en a qui tomberont en passant, mais pas tant qu'îsi on reste ici. Suivez-moi, les gars ! »

« Il a fait un saut d'l'autre côté, et il est arrivé à la carrière. Alors on s'est lancé derrière lui, un d'abord, un autre, encore un autre. On f'sait vite. Ces putains d'balles miaulaient en r'bondissant sur s'les cailloux... Moi, j'ai passé dans les premiers ; et avec les autres qu'étaient passés aussi, on r'gardait les copains qui s'lançaient à leur tour entre les giclées d'mitrailleuses.

« Et y en a beaucoup qui n'sont pas arrivés : l'caporal Hersant, qui saute en l'air comme un chevreuil, qui r'tombe d'une masse, en plein dans une gerbe, et qui r'çoit des balles et des balles dans son cadavre qu'on n'pouvait même pas tirer à nous. Et Tramet, un rigolo, toujours en train, toujours obligeant, qu'tout l'monde gobait à la section. Comme on voyait qu'il hésitait, on y a crié :

« — Allez, Tramet ! C'est l'moment. Hop ! »

« — J'y vas », qu'i répond.

« Et i'stance... Il était quasiment sur nous, l'pus mauvais passé quand on l'a vu ramener ses mains au corps et tomber... Il était couché dans l'herbe, p'l'être à trois mètres ; et i' s'plaignait tout bas, en gardant ses yeux fermés... Et puis i' les a rouverts, et i' nous a r'gardés, comme si i' nous r'connaissait. Alors Vauthier y a demandé :

« — Où qu't'en as, mon pauvre vieux ? »

« — Dans l'soufflet », qu'il a dit.

On l'entendait, on l'voyait là... On pouvait rien. Peu à peu il a fini d'geindre ; i' s'est mis à râler en crachant d'la salive rose, à enfoncer ses ongles dans l'herbe en ouvrant et en fermant ses mains, sans s'arrêter. D'temps en temps, on l'entendait crier un mot, qui v'nait d'loin, du fond d'sa poitrine et qui lui soulevait l'corps en passant. On n'saisissait pas bien ; y en avait qui d'mandaient : « Qu'est-ce qu'i' dit ?... » Et c'est Vauthier qu'a distingué l'premier, et qu'a fait : « T' dit : mannan. »

Pannechon se tait, hoche la tête d'un mouvement doux et lent. Une volée de 105 stride dehors. Les explosions toutes proches font trembler l'abri sur nous. Pannechon hausse les épaules : « Aujourd'hui, la guerre, c'est ça : d'la flotte qui tombe, des obus qui siffent, et la vie au fond d'un trou, sans bouger. Pis qu'ça ; sans rien voir. Au mois d'août, au moins, on voyait... V'là l'soir qui vient ; on dirait que l'ciel est plein d'suite. Dans une heure, ça s'ra la nuit noire. On n'aura plus d'obus ; mais faudra veiller jusqu'au jour, crainte que les Boches nous prennent en traires.

« Les Boches ? Où c'est qu'îs sont ? Par là. Quéque part.

colent entre des granges, sous leurs toits de tuile à pente douce. La rue est large, entre deux trottoirs plus larges qu'elle, encombrés des traditionnels monceaux de fumier qui croulent des portes au ruisseau. De rares volailles efflanquées fouillent alentour, de la patte et du bec. Plus de basse-cour caquetante et claironnante. Plus de carrioles paysannes. Quelques sombres voitures militaires devant l'église au clocher carré, sous un grand orme dépouillé. On ne rencontre, chemin faisant, que des soldats au visage rude. La vie rustique s'en est allée d'ici. La guerre a pris sa place ; elle règne.

Nous avons appris à l'oublier. Souvent un coup de canon tonne quelque part, une marmite éclate au loin, sourdement ; ou bien une batterie de 75, en position derrière une crête proche, expédie une salve tapageuse, à toute volée. On entend même, pour peu qu'on prête l'oreille, le pétitement des fusils.

C'est qu'il n'y a, de Mont aux lignes allemandes, pas plus de cinq kilomètres. Cinq kilomètres ou cent lieues ? Nous n'en savons rien, nous ne voulons plus le savoir. Notre vie est toute de calme oubliieux, d'activité paisible, de menus incidents qui peuplent la monotonie des heures.

J'ai trouvé chez de pauvres gens, au haut du village, au fond d'une ruelle, des confitures de mirabelles en bouteilles et des grilles conservées. J'ai rejoint notre hôtesse dans l'étable au moment où elle travaillait sa vache et ramené, pour notre chocolat du soir, deux litres d'un lait tiède encore, écumeux et riche de crème. Après quoi, résolument, j'ai sollicité une tranche de jambon ; et je l'ai obtenue contre une boule de pain, une bougie, et une pièce de vingt sous neuve dont la clarté a dissipé, comme le soleil un brouillard, les hésitations dernières de la vieille.

« Si vous aviez aussi... »

— Et quoi donc, Seigneur ?

— Du vin.

— Eh là ! Eh là ! Du vin ! Qu'est-ce que vous dites donc là ?

— Mais si, une vieille bouteille de derrière les fagots. Vous avez une vigne sur la côte.

— Mon pauvre monsieur ! C'est des menteries pour sûr. On a voulu m'faire tort : y a du mauvais monde ici. »

Content de moi quand même, fier de mes conquêtes difficiles, j'ai étalé mes victuailles sur la table, pour impressionner Porchon lorsqu'il rentrera. Au coin de lâtre immense, sur des braises ardentées que j'ai retirées du foyer et mises en tas, comme j'ai vu faire à nos cuisiniers, le chocolat bout dans une petite marmite

de fonte à trois pieds. A chaque instant je soulève le couvercle pour en humer l'arôme onctueux.

Porchon, en rentrant à la nuit, m'a vu ainsi, penché vers les braises. Il s'est arrêté dès le seuil, a joint les mains comme en extase :

« Oh ! Ne bouge pas ! Tu es beau, tu me plais... Un bonnet ruchi sur le crâne, un tablier noué sur le ventre... Non, ta moustache ne me gêne pas : ma cuisinière était barbu. »

La popote, ce soir, est bruyante. Les nouvelles s'y précipitent : décidément, nous changeons de secteur. Les lignes que nous allons tenir sont en effet au flanc d'une pente, sur le versant d'un ravin, près des Eparges. Cette fois la chose est sûre, il s'agit d'une affectation définitive.

Il paraît que notre premier bataillon a donné là fin septembre, pendant que nous nous baignions dans le bois de Saint-Rémy. Maignan, sur la foi du grand Sève, de la 1^{re}, raconte l'aventure d'un cycliste endormi un soir sur la crête, à côté de sa machine. A son réveil, au petit jour, il a vu, couchés autour de lui, des hommes en uniforme gris-vert, coiffés d'un béret à bord rouge. Alors il s'est levé, et il a descendu la pente, tranquillement, avec sa bécane sur l'épaule.

« Taisez-vous donc, Maignan ! lance soudain le capitaine Rive. Une légende comme il en naît tous les jours, à la pelle ! Comme celle de la source entre les lignes, vers Vaux-les-Palameix, où deux corvées d'eau ennemies se trouvent nez à nez, un matin. Sur quoi Français et Boches font leurs petites provisions, échangent un sourire et s'en vont ; à moins qu'ils ne mettent bas la veste et ne se tombent sur le poil. Au choix. »

« L'essentiel, c'est que l'histoire paraisse piquante et produise son petit effet. La guerre ? Mais c'est souvent très drôle ! Vous vous en faites à l'arrière ? Regardez-nous, nous qui la faisons : toujours le sourire, malgré les balles et les marmites. Ecoutez plutôt... Et voilà l'histoire du cycliste, ou celle des deux corvées d'eau, ou celle du jus dégusté de compagnie par deux petits postes ennemis, les Boches ayant fourni le café, les Français le sucre et les rôties... Vous approuvez ça, vous Maignan ?... Pour ne rien dire des avantageux, des collectionneurs de prouesses, des cuisiniers d'épouée à l'usage de l'arrière ! »

— Montez-vous, montez-vous, dit Maignan. C'est bien de l'humour, cher ami, pour des incidents anodins qui ont pu, remarquez, arriver...

— Vous y tenez, mousquetaire que vous êtes ! Et après ?...

A Cons-la-Granville, je vous ai vu lever votre képi à la première balle qui vous sifflait près des oreilles. A Sommainsé, vous étiez debout sur la ligne de vos tralleurs, et vous vous amusez, au nez des Roches, à rompre de votre doigt ganté le filet de fumée qui montait de votre pipe. Une balle, cette fois, vous a fendu la joue ; la prochaine fois, une autre vous cassera la tête... Sacré-dit ! quand vos hommes sont couchés, contentez-vous donc de rester à genoux !

« Mon pauvre ami, notre guerre à nous manque d'élégance. Nous ne sommes plus des d'Auteroche, mais de simples braves gens qui essaient de faire leur devoir, leur pénible devoir de chaque jour et de chaque heure. Est-il si dur de risquer sa vie en pleine fièvre d'une bataille ? Ce qui l'est, affreusement parfois, ce qu'il faut admirer d'abord, c'est l'offrande sans cesse consentie par les meilleurs d'entre nous : moins celle de leur vie, Maignan, que celle de leur obscure souffrance... Ne dites rien : vous êtes aussi de ces hommes-là. »

Le capitaine Maignan sourit dans sa barbe blonde et, de sa voix douce :

« Si nous allions nous coucher, Messieurs ? Il est tard, et nous sommes menacés d'une alerte, pour changer. »

Dès que nous sommes dans la rue noire, pataugeant à travers les ruisseaux :

« Une alerte ! Une alerte ! dis-je en bougonnant. Mais c'est de la persécution ! Une alerte ? Ah ! non, la paix !

— Eh bien ! Eh bien ! sourit Porchon. C'est comme ça, misérable, que tu offres ton obscure souffrance ?... Est-ce que j'e rouspète, moi ?

— Je t'admire donc. Tu es admirable. »

Il me saisit le bras dans l'ombre et se penche contre mon oreille :

« Penses-tu ! On n'aura pas d'alerte. »

Et le lendemain, en effet, nous sommes encore à Mont-sous-les-Côtes. Nous nous sommes installés, l'après-midi, chacun à un bout de table, et nous écrivons des lettres. Nous sommes tranquilles. Une lumière blanche coule de la fenêtre devant laquelle, parfois, passe une ombre en même temps que sonne un pas. Tout à coup, perçant la muraille, un cri suraigu retentit. Puis une plainte nous parvient, bouleversante :

« Mon pauvre enfant ! Mon pauvre enfant ! »
Nous nous regardons. Nos cœurs battent.

« Son fils, n'est-ce pas ?

— Il serait tué ? »

Un élan. Nous découvrons notre vieille hôtesse écroulée sur des marches de pierre, derrière une petite porte basse. Une clarté lugubre, tombée d'un soupirail, s'engoue aux parois d'une crypte où dorment deux fils accablés.

Nous l'avons relevée doucement, ramenée, gémissante, dans la salle. Sa voix usée nous prenait aux entrailles.

« Oh ! c'malheur ! Oh ! mon pauvre enfant ?... Qu'est-ce qu'il va dire, Seigneur, quand il r'viendra ? »

Nous nous sommes regardés encore, interloqués, mais le cœur plus léger.

Elle, cependant, continuait de parler, avec une abondance geignarde qui peu à peu se faisait véhémentement, une volubilité pénible, tellement outrée qu'on eût pu croire à une parodie :

« Mon vèin, les brigands ! Tout mon vèin... J'avais même pas tourné la clef : j'le croyais pas, qu'is pourraient faire ça tant vite... J'ai porté la marmite au cochon ; et eux, pendant qu'j'étais dans l'coit... Ils m'ont tout pris, Seigneur ! Il était là, sur les marches, il y est plus... Mon pauvre enfant ! Qu'est-ce qu'il va dire, quand il r'viendra, que j'pourrai même pas lui offrir un verre de vèin pour le fêter ? Neuf bouteilles, y en avait. Du si bon vèin ! j'l'aurais vendu si cher ! Quarante sous la bouteille, oui là ! Neuf bouteilles ! Dix-huit francs ! Oh ! c'malheur ! »

Elle allait. Ses yeux s'allumaient, luisants d'une colère méchante :

« Faut qu'on les prenne ! Faut qu'is me l'payent ! Et qu'on leur fasse du mal s'is n'peuvent point l'payer. »

Porchon a coupé court, assez roide :

« On les prendra. Ils seront punis. Votre vin vous sera payé. »

Nous sommes sortis. Trois ombres, à cet instant, ont glissé vers le fond du couloir, aussitôt disparues du côté des jardins. Et quand, un peu plus tard, après un tour à nos sections, nous sommes rentrés à la maison, nous avons surpris dans la salle trois soldats entourant la vieille et lui parlant de tout près à voix basse.

Ils ont achevé d'un trait un petit verre de mirabelle, et ils ont disparu dans l'instant, avec la même prestesse chaloupante que les ombres du couloir : un garçon mince, roulé dans un chandail blanc à grosses mailles ; un gorille blond, aux joues frottées de reflets roux ; un autre dont j'ai vu seulement l'encolure sanguine et massive, et la patte gauche, énorme, qui a tiré la porte sur leurs dos.

Il secoue brusquement la tête :

« Parlons d'autre chose, veux-tu ? J'en ai assez, de catarder depuis huit jours ! »

— Alors, ça dure ?

— Toujours.

— Viens dîner chez Davril tout à l'heure...

— Non. Pas encore. »

Nous marchons côte à côte, sans rien dire. Une faible lueur rède encore au bas du ciel. Le plateau est noir, à l'infini.

« Vois ! » me dit Ravaud.

Il a posé une main sur mon épaule, et son bras étendu me montre, près de nous, debout sur le bord du fossé, la haute silhouette d'une croix : celle qui garde la tombe des artilleurs.

Nous nous sommes arrêtés. La voix sourde et lointaine, il parle :

« Encore une !... Là-haut, dans le champ, à peine a-t-on quitté la route qu'on bute contre elles à chaque pas. On n'ose plus marcher, ni avancer, ni reculer. Tout à l'heure, dans la nuit qui venait, il y a eu un moment où j'ai cru que la surface du champ remuait... Allons-nous-en. »

Nous reprenons notre marche, accélérant nos pas pour échapper plus vite à l'angoisse qui nous étreint le cœur. Au profond du ciel encore clair, les premières étoiles apparaissent scintillant déjà d'un éclat vif.

« Il fera encore froid cette nuit, dit Ravaud ; mais la prochaine journée sera belle. N'est-ce pas ta compagne qui va demain aux Eparges ? »

— C'est la 7^e, oui. Mais nous sommes détachés au village, pas au ravin. Sais-tu...

— Sais-tu quoi ?

— Non, rien. »

Un silence passe, alourdi de nos deux songeries. Et soudain, faisant écho à mes pensées, la voix de mon compagnon murmure :

« On a enterré Marnier à Mesnil, hier soir. »

Je dis seulement :

« Je me doutais que ce serait là », tant il me semble naturel que ses premiers mots aient été pour répondre à la question que j'avais tue.

Il s'est arrêté de nouveau, m'a pris le bras, m'a regardé au fond des yeux :

« As-tu jamais songé aux autres morts, ceux que nous n'avons pas connus, tous les morts de tous les régiments ? Le nôtre, rien

que le nôtre, en a semé des centaines sur ses pas. Partout où

nous passions, les petites croix se levaient derrière nous, les deux branches avec le képi rouge accroché. Nous ne savions même pas combien nous en laissons : nous marchons... Et dans le même temps d'autres régiments marchaient, des centaines de régiments dont chacun laissait derrière lui des centaines et des centaines de morts. Congois-tu cela ? Cette multitude ? On n'ose même pas imaginer... Et il y a encore tous ceux que les guinbards ont cahotés par les routes, saignant sur leur litière de paille, ceux que les fourgons à croix rouge ont emmenés vers toutes les villes de France, les morts des ambulances et les morts des hôpitaux. Encore des croix, des foules de croix serrées à l'alignement dans l'enclos des cimetières militaires. »

La voix, tout à l'heure contenue, d'instant en instant est devenue plus forte, puis de nouveau s'est affaissée :

« Mais, j'entrevois, dit-elle, un malheur pire que ces masses... Peut-être ces malheureux seront-ils très vite oubliés... Tais-toi, écoute : ils seront les morts du début, ceux de 14. Il y en aura tellement d'autres ! Et sur ces entassements de morts, on ne verra que les derniers tombés, pas les squelettes qui seront dessous... Qui sait, même ? Puisque la guerre, décidément, s'accroche au monde comme un chancre, qui sait si ne viendra un temps où le monde aura pris l'habitude de continuer à vivre avec cette saleté sur lui ? Les choses iraient leur train, comprends-tu, la guerre étant là, tolérée, acceptée. Et ce serait le train normal des choses que les hommes jeunes fussent condamnés à mort. »

Il se tait. Nous entrons en forêt. Je distingue à peine sa silhouette.

« Mon mal, vois-tu, a été de comprendre, un peu plus tôt que beaucoup d'autres, que cette guerre allait durer, durer... C'est entré en moi comme un choc, si brutal que j'ai été tout de suite démolé... Mais ça passera. Je me reprendrai. »

Les cimes des arbres, au-dessus de nos têtes, se balancent avec douceur ; les étoiles luisent à travers les ramilles. Nous entendons devant nous, sur la route, le pas égal d'une sentinelle.

« Halte-là ! »

L'homme nous reconnaît, nous passons. Autour de nous, c'est toujours la forêt, la rumeur des grands hêtres secoués. Mais des fumées errant sous la futaie, blanches et parfois rouges par un sursaut de flamme. A les voir, un sentiment chaud nous pénètre, une obscure sécurité : nous ne sommes plus seuls ; le bivouac nous accueille, dont nous sentons la vie éparse dans la nuit. Des hommes passent, ombres chinoises sur les fumées. Un brasier,

près du fossé, flamboie sous un coup de vent : et des visages rudement éclairés, alignant des yeux à la vive lumière, regardent vers la route obscure où viennent de sonner nos pas.

A mon tour, je le prends par le bras, serrant un peu l'étreinte de mes doigts :

« Reste avec moi... Viens dîner chez Davril. »
Et il me suit.

Le feu rouffe dans la cagna où Davril et Porchon nous attendent. Il règne là une bonne chaleur sèche, la paille craque lorsqu'on se couche dessus.

« Ma foi, s'écrie Davril, vous direz ce que vous voudrez. Mon pied blessé me faisait mal ; alors j'ai mis les fameux chaussons. J'en ai même une seconde paire à la disposition de qui voudra. »

Il est plus jeune, plus exubérant que jamais. Comme il fouille vivement dans son sac, il en sort un calot bleu de ciel, orné d'une grenade jaune.

« Hein, Porchon ? Tu reconnais ? »

C'est le calot de Saint-Cyr, que tous deux portaient trois mois plus tôt, à l'École. Mais à les voir ainsi l'un près de l'autre, Porchon avec sa face maigre et barbu, ses yeux calmes, la pondération de ses gestes, Davril avec sa lèvre imberbe, ses joues roses, ses yeux brillants de rire sous le bord du calot bleu, on croirait voir un vétéran mûri au feu de vingt combats près d'un enfant de troupe à peine baptisé de mitraille.

« Sylvandre ! Sylvandre ! »

— Voilà, mon lieutenant ! »

Le hœuf aux carottes fume, le vin rutile aux goulots des bidons.

« Qui veut les chaussons ? propose Davril. »

— Personne, voyons ! Ravand gîte trop loin ; et nous deux, cette nuit à quatre heures, nous partons pour les Eparges.

— Alors, qui veut coucher ici, les pieds au feu ?

— Personne non plus, pour les mêmes raisons.

— Elles ne valent rien, vos raisons ! Vous devez partir à quatre heures ? Eh bien, dites à vos ordonnances, ou à la sentinelle du poste, de venir vous éveiller à trois et demie... Sylvandre !

— C'est pour le jus, mon lieutenant ?

— Non. Saute aux emplacements de la 7^e, demande Pannechon à la première escouade, et dis-lui...

— Mon vieux, tu perds ton temps... Apporte le jus, Sylvandre.

— Et dis-lui, reprend Davril, de s'amenner ici au trot. »

Nos quatre pipes fument comme des cratères. Capotes ouver-

tes, tant l'atmosphère est douce, nous nous sommes allongés côte à côte. Devant mes yeux les flammes montent, ondulseuses. Si je lève un peu la tête je vois, à leur dansante clarté, les rondins parallèles de la charpente : pas une goutte d'eau ne perle à leurs nodosités ; le repos sous ce toit ne serait pas troublé, comme chez nous, par le ruissellement des gouttières. Voyons l'heure ? Sept et demie. Jusqu'à trois heures et demie du matin, cela ferait huit heures de paisible sommeil.

Tout mon corps, à l'abandon, s'enfonce et marque sa forme dans l'épaisseur de la paille. Mes vêtements sont souples sur moi. Seules mes bandes molletières restent hostiles, cartonnées qu'elles sont de plaques de boue ; et aussi mes souliers racornis, devenus en séchant plus durs que du bois.

« Vous êtes là, mon lieutenant ? »

Pannechon, les paupières plissées, fouille l'abri du regard.

« D'où sors-tu, toi ? »

— Vous n'avez pas demandé ?... Eh ! Sylvandre, écoute un peu. »

Il l'empoigne par la manche et le tire à la lumière :

« C'est c' qui suffard, s'écrie-t-il, qu'est v'nu m'bousculer juste au moment que j' m'endormais : « Faut qu' tu viennes tout d' suite. » Et il avait couru, oui ! On aurait dit un soufflet crevé. »

— Enfin... Enfin... proteste Sylvandre.

— Oui, ma vieille ! Tu f'rais une belle enseigne de charcutier. Essaie un peu de recommencer : tu vois si j' fais fondre ton lard ! »

Le gros cuisot, médusé, hasarde vers nous un regard de détresse.

« C'est moi qui t'ai envoyé chercher, Pannechon, intervient enfin Davril. Ton lieutenant couche dans ma cagna. On compte sur toi, cette nuit, pour venir le réveiller. »

— Bien, mon lieutenant. A quelle heure ?

— Trois et demie. »

Je me lève, tends la main à Davril :

« Au revoir, vieux ; nous rentrons. »

— Enfin, mon lieutenant, s'écrie Pannechon, qu'est-ce que ça veut dire, à la fin ?... Vous n'voulez pas coucher ici ?

— Mais non.

— Eh bien, vous avez tort ! »

C'est lancé d'un ton péremptoire ; et aussitôt les arguments pleuvent :

« Dans une guêronne pareille ! Avec un feu comme gu-i-là ! D'la paille comme celle-là ! Et vous croyez être raisonnable ? »